

Beatrice MORANDINA & Oleg RAJNOVIC' (éds), *Glossematica et Semiotica. Janus*, 3. Padova, Il Poligrafo, 2003, 174 p.

C'est la troisième livraison de la revue du Circolo Glossematico qu'anime à l'Université de Padoue Romeo Galassi, entouré par de jeunes chercheurs, nés entre 1966 et 1975, et prêts à lire Hjelmslev avec une patience renouvelée. Galassi est également responsable d'un vaste programme de traduction en italien des œuvres de Hjelmslev. Le présent numéro s'ouvre d'ailleurs par la traduction inédite de " Om numerus op genus " (1956). Une deuxième section contient des études théoriques ; une troisième, des travaux sémiotiques. Cette division éditoriale rend compte du privilège dont bénéficie ici le linguiste danois : comme Freud ou Peirce, Hjelmslev est considéré à la fois comme l'auteur d'une œuvre dont chaque concept mérite d'être étudié, et comme l'instigateur d'une pratique, à poursuivre tous azimuts. Les contributions, toutes de qualité, évitent ainsi au maximum les conduites d'interprétation d'une œuvre qui, pour le coup, devient inépuisable.

La section des " études théoriques " débute avec l'examen détaillé qu'entreprend Federico Ghedin de la définition du concept de *degré* présentée dans les *Prolégomènes à une théorie du langage* (" Il grado dell'analisi in glossematica ", p. 25-32). En reliant ce concept, qui semble de prime abord intervenir seulement dans le déroulement de l'analyse, aux notions, laissées quant à elles indéfinissables dans les *PTL*, de l'*uniformité* de la dépendance et de l'*adéquation* de la théorie, Ghedin met en évidence ses retombées épistémologiques et le présente comme un *definiendum* complexe. Dans la même optique, il fait observer qu'à travers l'emploi du concept de degré d'analyse, Hjelmslev suit non seulement les deuxièmes et troisièmes principes cartésiens (analyse et synthèse) énoncés dans le *Discours de la méthode*, mais également le quatrième, qui concerne la complétude de l'énumération.

Pietro Moretto, dans " Louis Hjelmslev e la grafematica " (p. 33-47), rapporte une question qui s'est posée à Hjelmslev au sujet des relations entre écriture et oralité dans l'article " Introduction à la discussion générale des problèmes relatifs à la phonologie des langues mortes, en l'espèce du grec et du latin " (1954). Hjelmslev postule l'existence de deux systèmes parallèles, l'un dit " des phonématèmes ", l'autre " des graphématèmes ". Lorsque le système des graphématèmes résulte de l'analyse des sons d'une langue, soit de manière directe (dans le cas des écritures alphabétiques) soit de manière indirecte (systèmes syllabiques, telle l'écriture linéaire B de Crète), le glossématicien peut chercher à établir entre les deux systèmes une *transposition*, sans qu'une hiérarchie s'impose pour autant entre l'oral et l'écrit. Moretto montre en outre que les moyens conceptuels qui sont mis en œuvre pour débattre de cette question rencontrent avec précision l'appareil théorique déployé dans le *Résumé*. Il indique enfin que les hypothèses émises par Hjelmslev ont été confirmées, de façon indépendante, par les reconstructions phonologiques des langues mortes menées par W. Gernot.

Oleg Rajnovic' apporte une contribution majeure à cette partie théorique en interrogeant le concept de *fonction* en glossématique (" Appunti sulle funzioni in glossematica ", p. 49-66). Se référant largement au *Résumé*, il met ce concept en relation avec trois autres termes — la *conception spatiale*, la *loi de participation* et la *corrélation*. Le postulat qui sert de base à ces mises en rapport est que le *Résumé*, bien qu'il présente une pure déduction, c'est-à-dire une hiérarchie continue, peut être tenu lui-même pour un " labyrinthe acentré " où l'on entre par n'importe quel point d'accès. Comme le concept de *fonction*, très abstrait, est présenté très tôt dans le *Résumé*, le postulat s'avère fort utile, car, somme toute, ce n'est pas tant le concept de

fonction qui est employé en glossématique que l'une ou l'autre de ses variétés. Or ces variétés ne sont pas données comme de simples espèces particulières d'un concept plus général ; elles régissent au sein même de la catégorie générale de la fonction, un certain ordre ou une certaine logique. Cet ordre est connu sous le nom de " loi de participation ". Les variétés sont ainsi réparties selon des " degrés " ¹ qui les rend plus ou moins participatives à la fonction : la *détermination*, qui est une fonction entre une constante et une variante, est du degré normal, et fonctionne comme terme extensif de la catégorie ; l'*interdépendance* est d'un degré supérieur, plus rare, et c'est pourquoi c'est elle en premier lieu que doit rechercher l'analyse ; la *constellation*, en revanche, présente le degré zéro de la catégorie, en quelque sorte une fonction non fonctionnelle. Il serait intéressant de rapprocher cette lecture des développements de Claude Zilberberg autour de la notion de *tensivité*. Car, d'une part, le concept de tensivité élaboré par Zilberberg dérive lui aussi de la conception spatiale mise en application dans *La Catégorie des cas* ; d'autre part, la tensivité montre qu'une telle typologie a ceci de remarquable qu'elle inclut le contraire et le contradictoire : une fonction non fonctionnelle entre en contradiction avec la variété " forte " de la fonction, c'est-à-dire celle qui l'exprime le mieux. Accessoirement, elle compromet le lieu commun qui fait de la glossématique le règne du binarisme. De fait, dans la présentation qu'en donne Rajnovic', tout l'appareil conceptuel contenu dans le *Résumé* est soutenu par une forte charpente triadique, exprimée symboliquement par l'ensemble { +, 0, - }.

Vittorio Ricci (" La norma in Hjelmslev ", p. 67-93), pour sa part, retrace l'évolution du concept de *norme*, depuis les *Principes de grammaire générale* (1929) jusqu'à " Langue et parole " (1943). Trois jalons sont posés : d'abord, la norme se distingue à peine de la langue et de l'usage ; ensuite, prévenu des travers de la *squinting-grammar*, Hjelmslev ne réserve déjà plus à la norme qu'un rôle de représentation ; enfin, 1943 voit la " transfiguration " de la norme, depuis la conception réaliste et formelle qui était jusqu'alors celle envisagée par Hjelmslev, vers une conception nominaliste et substantialiste. Le plus grand intérêt de ce parcours est de montrer que la norme n'a pas évolué par un simple approfondissement conceptuel, encore moins par une recherche d'adéquation avec un matériel empirique, mais que c'est en fait le système théorique tout entier qui change et qui déplace la position du terme de *norme* de manière si frappante vis-à-vis des autres termes théoriques. Il y a ainsi une logique interne à la théorie glossématique qui permet à Ricci, non pas seulement de constater les changements survenus à la conception de la norme, mais bien de rendre compte de la force de transformation que l'appareil tout entier exerce sur elle.

La troisième section, intitulée " Études sémiotiques ", élargit le spectre des discours : il s'agit soit de mettre l'œuvre hjelmslevienne en perspective (Caputo, Fadda) soit de s'intéresser à l'étude d'autres textes ayant trait à la sémiotique, avec la théorie glossématique comme clé interprétative (Galassi, Morandina).

Dans " Glossematica e semiotica " (p. 95-120), Cosimo Caputo part d'une proposition de G. Manetti consistant à distinguer dans la pensée sémiotique deux paradigmes : l'un, traditionnel, est celui de l'*implication*, l'autre, structural, est celui de l'*équivalence*. On aurait tendance à ranger naturellement la sémiotique hjelmslevienne du côté de l'équivalence. Saisissant la question dans toute son ampleur, Caputo montre qu'on a tort de s'y laisser

¹ Il n'est pas clair que le terme de " degré " soit entendu ici par Rajnovic', qui lui-même l'emprunte à S. Mano, au sens hjelmslevien, tel que Ghegin, dans le présent volume, en a posé le cadre théorique (cf. *supra*).

prendre. Les principaux arguments de la démonstration sont les suivants : (i) la sémiologie n'est pas la manifestation d'une analogie (pure équivalence entre états divisés) mais bien d'une homologie (travail d'interprétation qui ramène le duel à l'unité) ; (ii) or, s'il est vrai qu'il n'y a pas de rapport de domination entre expression et contenu dans la théorie hjelmslevienne (le premier ne "vaut" pas pour le second), la sémiologie s'y manifeste néanmoins entre forme et substance : les variables sémiotiques sont les *interprétants* de leurs invariants ; (iii) le paradigme de l'équivalence (dont le dictionnaire est l'archétype) trouve sa limite dans l'analyse connotative, qui accomplit la dimension extensionnelle de la sémiotique ; (iv) de ce fait, l'analyse sémiotique prise dans son ensemble ne produit pas tant une hiérarchie qu'un réseau ; (v) les connotations apportent un certain "vague" qui est le propre des langues naturelles ; et la loi de participation, si importante dans la procédure analytique de la glossématique, est bien l'outil, rigoureux, qui affirme la prépondérance du vague dans les catégories de l'expression comme dans celles du contenu. De ce fait, la glossématique, loin d'être réductionniste, se projette au contraire, grâce à sa généralité méthodologique, dans la globalité et la complexité des phénomènes sémiotiques, capable de rendre compte des dimensions anthropologiques et biologiques de la sémiologie.

Emanuele Fadda, dans "L'oggettivo 'semiotico'" (p. 121-135), rapporte trois emprunts terminologiques faits par Luis Prieto à l'œuvre de Hjelmslev en mettant en avant leurs aspects critiques. Ainsi, la *structure sémiotique* est "substantialisée" par Prieto à travers le principe de pertinence ; la *connotation*, pour laquelle la lecture de Prieto dépend autant de Barthes que de Hjelmslev, est conçue comme un signe, certes décalé vis-à-vis du signe dénotatif, mais également non coïncident avec le signifiant de ce dernier ; à la *norme*, Prieto donne la prévalence sur le schéma, lequel devient du même coup un objet théoriquement non pertinent. D'une manière générale, la critique de Prieto porte sur la nécessité de mettre la forme et la substance toujours en interrelation. On regrettera toutefois l'absence, en regard, du point de vue hjelmslevien, dût-il être reconstruit par le commentateur, car il est certain que les questions sous-jacentes à ces différends ne sont nullement tranchées.

Romeo Galassi propose une lecture de la *Logica ingredientibus* de Pierre Abélard ("Semantica e semiotica nella *Logica ingredientibus* di Pietro Abelardo", p. 137-153). Abélard a produit une double sémiotique : une sémiotique de la représentation, qui prend pour base le rapport des signes aux choses, et une sémiotique de l'interprétation, en fonction de laquelle le signe a la capacité de faire émerger un concept. C'est ainsi que les noms singuliers ont tendance à avoir une fonction représentative et les noms généraux, une fonction interprétative. Ces derniers doivent néanmoins tenir compte de la structure du réel, par quoi, selon Galassi, on peut reconnaître dans le *modus essendi* du nom une préfiguration des "traits sémantiques" de la linguistique structurale. En cela Abélard se montre anti-réaliste : les universaux ne sont pas des *realia*, mais forment quelque chose comme la "substance du contenu" telle que la conçoit Hjelmslev, c'est-à-dire qu'ils sont sous la dépendance prédicative des signes.

La dernière contribution au recueil ("Convenientia analogica inter res et signa", 155-171) nous offre une présentation de l'*Ars Signorum* (1661) de George Dalgarno. Cet essayiste anglais a entrepris l'invention d'un langage "philosophique" dans lequel chaque lettre serait amenée à signifier une catégorie ou un trait sémantique, intégrant ainsi le fonctionnement des idéogrammes à l'écriture alphabétique. Dans ce langage artificiel la distinction entre chose (*res*) et concept (*notio*) n'est pas d'application, le réel étant directement intelligible. Beatrice

Morandina souligne notamment que l'invention de ce langage procède d'une analyse structurale et que la commutation y sert d'épreuve.

Sémir Badir